

REFLETS

n°1- décembre 1998

Actualités

compte-rendu de séminaire

Epistémè, séance du 16 novembre 1998, Institut du Monde Anglophone : 'Une petite histoire du sublime', Sophie Lemercier (Paris III).

> L'histoire du sublime, depuis le traité de rhétorique de Longin jusqu'à Kant qui en fait le fondement de sa morale, nous permet en fait de suivre l'émergence du sens moderne de l'esthétique : non plus théorie du beau, mais véritable philosophie du sujet.

Le traité de Longin, *Peri Hypsous* (1er siècle ap. J.-C.) définit en effet pour la première fois un sentiment du sublime qui n'est plus seulement une question de rhétorique. Redécouvert au XVIIe siècle, il connaît un grand succès en Europe, notamment grâce à la traduction de Boileau en 1674 (*Traité du Sublime ou du merveilleux dans le discours*). Le sublime renouvelle toute la réflexion sur le beau. Du rapport à la fois complémentaire et hiérarchique qu'établissent Boileau comme Addison ('The Pleasures of the Imagination') entre sublime et beauté, on passe avec le traité de Burke à une distinction irrémédiable entre ces deux catégories (*A Philosophical Inquiry into the Origins of our Ideas in the Sublime and the Beautiful*, 1757). Burke s'oppose à ses prédécesseurs en proposant d'une part une contestation du rationalisme (l'étude des passions qui ouvre son traité lui permet d'élaborer une théorie sensualiste du sublime) ainsi qu'une laïcisation du sublime, puisque son esthétique ne débouche jamais sur une métaphysique. Réfutant l'analyse d'Hogarth sur le beau (1753), il résume le beau aux qualités suivantes : 'sweet, smooth, small and graceful'. Le sublime, en revanche, est un sentiment suscité par l'immensité, l'infini, l'obscurité... C'est la terreur qui est à l'origine du sublime.

Tandis que Boileau utilisait Longin pour défendre les Anciens, le sublime va permettre de l'autre côté de la Manche une réhabilitation des Modernes. Shakespeare s'impose ainsi comme le modèle du sublime romantique : Shakespeare est sublime car il est le génie qui s'affranchit de la règle. On retrouve en effet l'influence de Burke chez de nombreux romantiques, que ce soit 'l'horreur délicate' décrite par Wordsworth dans son poème autobiographique *The Prelude* (1799-1850) ou bien le sublime de la laideur et du grotesque que l'on retrouve chez Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 'Préface' de *Cromwell*). Mais bien avant les romantiques, la lecture sublime de Shakespeare passe par la réhabilitation du gothique. Réhabilitation du gothique architectural, qui s'impose peu à peu sur le style palladien en Angleterre à partir des années 1730-1740 parallèlement à l'érosion de la définition vitruvienne du beau au profit de l'émergence du sublime (on pense aussi aux gravures de Piranèse et notamment ses *Carceri d'Invenzione*); réhabilitation du gothique également dans les romans terrifiants de la fin du XVIIIe siècle, puisque, suivant les principes burkiens 'à la lettre' pourrait-on dire, leurs auteurs inscrivent la terreur au centre de leurs récits, qu'elle soit suscitée par un sublime naturel (A. Radcliffe) ou surnaturel (M.G. Lewis). Non seulement Shakespeare est-il le Barde 'gothique' par excellence, mais il est de plus comparé à un monument gothique et les auteurs de romans gothiques revendiquent sa paternité littéraire (Walpole, Radcliffe, Reeve...). Cette porosité entre gothique et sublime permet de redéfinir Shakespeare rétrospectivement comme le maître du sublime.

Les chassés-croisés du sublime dans l'Europe des XVIIe et XVIIIe siècle, de Longin à Kant, en passant par Boileau, Burke et même Shakespeare, révèlent donc tout à la fois la complexité de cette notion qui concerne à la fois la rhétorique, l'esthétique et la philosophie, ainsi que les enjeux idéologiques qu'elle recouvre (enjeux aussi bien politiques, avec la Révolution Française, que littéraires, avec la querelle des Anciens et des Modernes).

L. Oeil sur...
spectacles

La Nuit des rois au Théâtre de la Ville, adaptation de J.-M. Déprats, mise en scène d' Hélène Vincent, du 3 au 21 novembre 1998.

> Servie par l'excellente traduction de J.-M. Déprats, la mise en scène d'Hélène Vincent propose avec la *Nuit des Rois* une comédie non dépourvue d'ambiguïté, que viennent souligner les éclairages géométriques qui mettent peu à peu en place les pièces du puzzle ou encore le jeu d'ombre final avec le bouffon et Sir Andrew. Cette

dernière image reprend en effet le motif des marionnettes déjà évoqué à la fin de la gigue finale, quand Malvolio se joint soudainement à la fête à laquelle il n'a pas été invité. Les scènes comiques sont particulièrement bien réussies et donnent un élan que ni Viola, ni Orsino n'ont su insuffler à la pièce. La musique joue à juste titre un rôle important dans cette mise en scène ; on regrette que les acteurs ne permettent pas toujours de l'apprécier pleinement. Un spectacle qui va à la rencontre en tout cas d'un public jeune et enthousiaste.

Shakespeare en Ballads au Théâtre Dejazet, jusqu'au 3 janvier 1999.

> Ce spectacle musical joué par les 'Witches' propose dans une mise en scène ludique et gothique ballades, variations, masques et anti-masques. Ces airs élisabéthains permettent de retrouver le temps d'une scène, Hamlet, quand il reste sourd à l'incompréhension d'Ophélie, évoquée ici par la flûte, Prospéro renonçant à sa magie, Roméo, dont les soupirs accompagnent la plainte du violon, et bien sûr, les sorcières de *Macbeth* sur la lande, auxquelles le luth, la flûte, le clavecin et le violon viennent prêter leurs accords inquiétants. Un divertimento élisabéthain plein d'humour.

Londres

Une Tempête d'Aimé Césaire, trad. Philip Crispin, Gate Theatre, Notting Hill Gate, Londres, jusqu'au 14 octobre 1998.

> Adaptation acclamée dans toute la presse britannique du texte d'A. Césaire publié en 1969 et admirablement traduit par Philip Crispin (ancien de Paris III). Saluée par la critique comme une 'bouffée d'air frais', cette adaptation exploite le texte de Césaire en mettant l'accent sur les problèmes raciaux. Les personnages shakespeariens se doublent des icônes de la communauté noire : Caliban qui répète le mot swahili 'uhuru' (liberté), s'identifie à Malcolm X, et Ariel à Martin Luther King. La mise en scène remarquable met en valeur ce texte qui s'inscrit dans la continuité de l'original shakespearien. La tempête de la première scène est ainsi matérialisée par un rideau blanc que le vent déchire sur scène, révélant l'échafaudage qui soutient le cadre initial et évoquant ainsi un théâtre de marionnettes. Une véritable réussite.

film

Elizabeth, de S. Kapur, avec Cate Blanchett, Joseph Fiennes, Richard Attenborough...

> Le film de Shekhar Kapur se concentre sur l'accession au trône d'Elizabeth et les premières années du règne, quand trop d'incertitudes pèsent encore sur le royaume : complots, trahisons, assassinats n'ont pas encore cédé la place à l'atmosphère de fête que suscite malgré tout la jeunesse de la reine (spectacles, danses, musique, sonnets - seul le théâtre semble complètement occulté dans cette peinture historique). Si *Elizabeth* prend parfois des allures de super production hollywoodienne, cette évocation rend néanmoins bien compte de cette époque de faux-semblants et de représentations, où les femmes règnent et dirigent (Mary, Elizabeth, Mme de Guise, jouée par F. Ardant...) tandis que les hommes sont soit favoris, prêtres ou prétendants. Femme et reine, partagée entre son cœur de femme et son 'stomach of a king', Elizabeth s'impose en devenant à la fin du film, sur les dernières notes du Requiem de Mozart, une icône : 'The Virgin Queen'.

Shakespeare or not Shakespeare ?

> La 'véritable identité' de Shakespeare continue à faire couler beaucoup d'encre. Les thèses anti-stratfordiennes ne parviennent en effet à réconcilier l'œuvre du Barde avec la prétendue ignorance de ce paysan du Warwickshire. Selon la dernière hypothèse avancée par Ilya Guililov dans un ouvrage qui n'est pas encore traduit en anglais, Shakespeare ne serait pas un, mais deux, Roger Manners, 5ème comte de Rutland et sa femme Elizabeth Sidney, fille du poète (voir F. Laroque, "Qui était William Shakespeare ?", *Revue de la Comédie Française*, décembre 1998). Parmi les prétendants au titre de Barde, Francis Bacon, Marlowe et De Vere, 17ème comte d'Oxford, restent cependant les favoris. La cause de ce dernier vient d'ailleurs d'être renforcée par l'analyse des références astronomiques dans le corpus. L'absence d'allusions aux découvertes astronomiques faites entre 1604 et 1616 prouverait la paternité de De Vere, mort précisément en 1604 (Ch. Arthur, 'Shakespeare's identity 'is in the stars'', *The Independent*, Nov. 5, 1998).

Les partisans de l'authenticité de Shakespeare ne s'avouent cependant pas vaincus. *The Shakespeare Authorship Page* a pour but de démontrer que c'est bien 'Shakespeare qui a écrit Shakespeare' tandis que l'université de Lancaster, avec notamment Richard Dutton et Richard Wilson, s'efforce de compléter cette biographie lacunaire en explorant la piste d'un Shakespeare catholique, qui aurait passé quelque temps près de Houghton Tower, demeure d'une grande famille du Lancashire (voir le colloque 'Lancastrian Shakespeare : Religion, Region, Patronage and Performance', Lancaster University, 21-24 juillet 1999). Une universitaire allemande s'est, elle, intéressée aux cinq portraits connus du Barde et a démontré grâce à l'aide de la police (!) leur authenticité. Remarquant une grosseur sur l'œil gauche dans trois de ces portraits, elle aurait même découvert la cause de la

mort de Shakespeare à 52 ans : une infection ophtalmique qui ressemblerait fort à une tumeur (R. Schoenthal, 'The Bard or Not the Bard', *Time*, May 13, 1996). La biographie et les enjeux idéologiques qu'elle implique s'il s'avérait par exemple que Shakespeare était catholique ne sont pas le seul centre d'intérêt de ces recherches. Le corpus est lui aussi réexaminé. *Edouard III* est ainsi de nouveau attribué à Shakespeare. L'étude des allusions à Edouard III dans le reste du corpus ainsi que l'analyse stylométrique (degré de déviation dans l'emploi des mots fonctionnels) a permis à G. Melchiori, dans l'édition New Cambridge Shakespeare, d'affirmer la participation de Shakespeare dans nombre de scènes et sa paternité exclusive en ce qui concerne l'acte II.

'A propos d'*Edward III*, pièce de nouveau attribuée à Shakespeare', *SFS*.

> <http://alor.univ-montp3.fr/SFS/>

The Shakespeare Authorship Page (D. Kathman, T. Ross) : 'Dedicated to the Proposition that Shakespeare Wrote Shakespeare'. > <http://www.clark.net/pub/tross/ws/will.html>

PublicationS récenteS

ouvrages

William Shakespeare, Angela et Jean-Marie Maguin, Paris, Fayard, 1996.

Shakespeare, Michèle Vignaux, Hachette : Les Fondamentaux, 1998.

The World Shakespeare Bibliography : 1983-1995, Cambridge University Press, 1998. CD-Rom

> Bibliographie commentée disponible à la Bibliothèque de l'Institut du Monde Anglophone ; consultable sur place. Recherche par mot-clé, auteur ou par pièce.

William Shakespeare : Venus and Adonis, éd. Y. Peyré, F. Laroque, Didier Erudition, CNED, 1998.

Histoire et Secret à la Renaissance, éd. F. Laroque, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, 1997.

Renaissance Drama in Action, Martin White, Londres, Routledge, 1998.

The Tudor and Stuart Monarchy : Pageantry, Painting, Iconography, éd. Roy Strong, Woodbridge, Boydell and Brewer, vol. I : Tudor, 1995 ; vol. II : Elizabethan, 1995 ; vol. III : Jacobean and Caroline, 1998 : parution du dernier volume. Disponible début 1999 à la Bibliothèque de l'Institut.

Wonders and the Order of Nature, Lorraine Daston & Katherine Park, Zone, 1998.

articles

Cahiers Elisabéthains, n. 54, janvier 1999.

QWERTY, Pau, parution début 99 : 4 articles sur 'Venus and Adonis'.